

Introduction

Frédéric Bidouze

Université de Pau et des pays de l'Adour, UR 3002 ITEM

« Je suis historien parce que je suis fils de la morte et que le mystère du temps me hante depuis l'enfance. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me retrouve fasciné par la mémoire. Elle retient le ciment de l'esprit, le secret de notre identité, la mémoire nous livre au vertige de l'être et du temps. »

Pierre Chaunu, *Le fils de la morte*, 1982

Ni du passé, ni de son enfance et de sa vie tout entière, l'historien ne doit se départir. La table rase n'est pas pour lui car elle s'élève contre la mémoire de ce qui n'est plus et nous aveugle sur les lendemains qui nous intriguent et nous interrogent. L'engagement de soi dans la démarche scientifique est total et nos articles courants ne sont au fond qu'une pâle figure de la vérité que nous voulons décrire, plagiats correcteurs d'une science froide, même quand l'ego-histoire s'invite à la table académique, elle ne peut être que double jeu sous la pression d'un exercice imposé. La mise à nu spontanée et volontaire de notre ego lorsqu'on écrit en sciences humaines et sociales est fille de la mise face à soi, sur le divan même de nos certitudes autant que de notre scepticisme ; cette introspection nous engage sur l'acceptation de ce que nous sommes, on le doit aux lecteurs, on le doit à ceux qui attendent de nous qu'on leur suggère plus qu'on ne leur impose une vérité. L'ego-histoire est dans cet ouvrage confrontée à un miroir non-déformant, celui de la vanité toujours possible, de la flatterie aussi sans doute, mais surtout celui du lien indéfectible entre le Moi profond et la nature de ce que le chercheur tente d'élaborer dans sa savante recomposition du passé ; et il se doit d'être, comme l'écrivait Stendhal, « profondément convaincu que le seul antidote qui puisse faire oublier au lecteur les éternels *Je* que l'auteur va écrire, c'est une parfaite sincérité »¹. Son mépris de l'Ancien Régime et sa haine pour les Bourbons

13

1 - Stendhal, 1832 (1983), p. 39.

de la Restauration font de la démarche de Stendhal une totalité passionnelle dont l'historien, même universitaire et académique de ce début du XXI^e siècle n'est pas exempt et se doit d'afficher en toute connaissance de cause. Ce n'est pas de l'ego, ce n'est même pas de l'autobiographie trop souvent nombriliste de nombreuses publications, c'est plutôt ce que l'on attend de l'historien, au-delà de sa nécessaire neutralité axiologique, qu'il emmène les lecteurs vers ce fond de vérité, mi-humaine, mi-statistique, en tout cas au plus près de l'objet historique. Dis-moi qui tu es, ce que tu es devenu ; même si cela raconte tel Narcisse vanité et égoïsme, met au grand jour tes intentions voire tes engagements mais en les suggérant à chaque ligne, pour ne pas les imposer sans y toucher, car il y a entre le récit et le lecteur, une plume vivante ou une voix qui ne doit donner aucun ordre. En d'autres termes, lier l'ego-histoire à une affaire d'ego c'est afficher délibérément l'unité de l'être dans ses démonstrations, autant qu'étaler l'éthique scientifique et honnête de sa profession, ce n'est pas chercher la vérité commune et convaincue, raconter l'histoire familiale en cherchant « l'originalité » ou pire l'absolution par une mise en scène de la gloire, c'est faire savoir que derrière toute démonstration il y a un être qui sommeille, en toute sincérité autant qu'en toute sensibilité.

Ego-histoire/histoire d'ego n'est donc pas un jeu de mots facile. Il prend naissance dans la conscience active que tout récit familial et personnel est obscène lorsqu'il construit une part de la science et/ou de nos conclusions ; s'il y a la personne et l'intime qui sommeillent, c'est toujours au nom de la science et de la confrontation, car ce n'est pas nous ou notre famille qui proposons des questionnements puis validons les démonstrations ; c'est le savoir conscient de la nature de nos penchants, sans prétention, sans modèle prétendument positif cela va trop souvent de soi, mais la pure retombée des dés jetés. Si on suit cette logique, l'obscénité de l'ego-histoire voire parfois la naïveté d'un récit de vie, sont de l'ordre de la psychanalyse, elle doit nous faire sortir de notre confort, dans le sens où personne, nous-même ou notre milieu, n'a la science, la religion, la politique ou la culture infuses. Si l'ego-histoire sert à quelque chose, c'est à la science et à rien d'autre, loin des *satisfecit* courants et d'un regard autocentré d'un travail accompli après des dizaines d'années de carrière.

Alors, la question a été maintes fois posée depuis des siècles : l'historien est-il comme tous les chercheurs, ignorant de ses propres consciences de l'enfance, de son éducation et de sa formation, comme des sinuosités de sa propre vie, heureuses ou malheureuses, qu'il ait été acteur de l'histoire, témoin ou simple passeur ? La réponse est assurément non. On a voulu depuis près d'une trentaine d'années fixer dans l'exercice de la fonction d'enseignant-chercheur une épreuve imposée qui, quoique rigide dans ses directives officielles et surtout dans ses implications dans la carrière (que dire

ou que cacher? et surtout devant qui, là est l'immense problématique), a eu le mérite au moins de forcer l'entrée d'une quasi-introspection du cœur et de l'intelligence entre épistémologie et sensibilité personnelle, entre neutralité axiologique et engagement aussi. C'est en particulier le cas du texte de Laurent Callegarin pour lequel l'exercice de l'habilitation a donné lieu à un véritable travail d'introspection sur l'origine de la dette et sur une démarche réparatrice complexe mais profondément pensée. À chaque historien et historienne souvent sa dimension égotique, jusqu'à l'auto-proclamation parfois, nouant une relation quasiment freudienne entre le sujet et l'objet, à chacun aussi la découverte de ce qui l'a éveillé puis réveillé, à partir de l'archive, à cet amour du passé duquel il ne peut jamais vraiment s'exclure.

Et si l'ego-histoire n'était finalement rien de plus qu'une histoire d'ego? Et si l'ego nous conduisait à une anthropologie de l'âme du chercheur plutôt qu'au récit? L'histoire y gagne-t-elle ou bien serait-ce au contraire les historiens qui s'y essaient, qui en sortent rassérénés, à la fois dans leurs propositions et thèses, autant que dans leurs doutes et leurs remises en cause? Est-ce que finalement l'ego n'est pas la part de chacun des témoins, manipulateurs de sources et d'archives, chargés de prêcher la parole et les actes du passé pour mieux transmettre à leurs contemporains l'âme d'une époque et toujours la compréhension rétroactive des systèmes, des structures et de ce qui fait depuis l'aube de l'humanité, le sel commun des comportements²?

La distinction tracée par Pierre Nora entre mémoire et histoire (comme étant des processus opposés et incompatibles, dont l'essor de l'un signale l'évanouissement de l'autre) est-elle caduque, dans la perspective des études d'ego-histoire? Dans l'anthropologie contemporaine, le récit de soi-même est déjà, depuis un bon moment, considéré comme indispensable à la démarche anthropologique réflexive : le mythe de l'objectivité scientifique du chercheur/observateur participatif qui « fait du terrain » a été exorcisé, à l'avantage d'une perspective de recherche qui incorpore la subjectivité personnelle et culturelle du chercheur dans la construction de la « vérité scientifique », en anthropologie³. Serait-ce, peut-être, le temps que la discipline historique rattrape ce « retard » méthodologique, en assumant l'ego-histoire comme prolégomène *sine qua non* de toute recherche historique honnête⁴? À la lumière de cette ligne de réflexion, il devient important de marquer la

2 - L'exercice biographie est notamment concerné par cette tentation épistémologiquement assumée entre art et vérité, comme le soulignait André Maurois, 1928.

3 - Pour une application de l'approche autobiographique dans l'anthropologie voir, par exemple, Marc Augé, 2013.

4 - Bidouze, Kouvouama, Corlan-Ioan (dir.), 2021.

distinction entre ego-histoire et autobiographie, signalée par Jaume Aurell⁵ et dans une problématique corrélée, l'école historiographique post-moderne (Hayden White⁶, Lucian Boia⁷, etc.) problématise la subjectivité inhérente à la démarche historique, du point de vue de sa construction – en tant que genre de fiction bricolé de toutes parts – à partir de faits réels. Mais il y a des écarts entre subjectivité inhérente et engagement, entre neutralité axiologique de rigueur et instrumentalisation de l'histoire. Il y a des écarts en matière scientifique entre celui ou celle qui se demande en permanence ce que l'on sait, qui se « cogne » plutôt qu'il se satisfait d'une affaire pré-entendue. Et nos réponses, entre l'un et l'autre, sont différentes et c'est ce qui fait la saveur des débats.

C'est pourquoi cet ouvrage se présente sous l'angle du rôle que peut donc jouer l'ego-histoire dans le discours « para fictionnel » de la narration historique.

Sur le plan scientifique, ce recueil est le fruit d'une rencontre de chercheurs autour des expériences d'ego-histoire dans le temps (le temps de l'histoire et de son écriture des origines à nos jours), comme si au fond, la démarche des historiens « professionnels » avait été devancée depuis toujours par les acteurs-témoins-historiens du passé, confrontés à leurs expériences, leurs regrets ou au contraire, leurs certitudes. Cette exhibition de soi-même qui peut paraître prétentieuse de nos jours, qui peut sembler noyer l'introspection personnelle abusée, abusive, dans une société émietlée par les initiatives personnelles aux expériences infinies dans un monde interconnecté et souvent obéissant à des convergences « correctes », n'est-elle pas au fond un aveu lucide que chaque historien et chaque historienne portent le fardeau de leurs obsessions autant que leurs objectifs épistémologiques ? L'ego-histoire est aussi, peut-être surtout une histoire d'ego, un exercice qui n'a peut-être pas besoin d'être exprimé en-dehors de l'œuvre, sans quoi il semblerait justement séparer l'écriture de soi de l'écriture des autres et du passé.

L'ego-histoire, dans ses variantes passées et contemporaines ramène donc la problématique historique au seuil de toutes les sciences humaines, à commencer par la sociologie, l'anthropologie et la philosophie ; elle prend sa source non pas uniquement dans la prise de conscience des grands historiens de Duby à Pierre Nora, à l'accent français, mais à l'origine même de la fabrique de l'histoire qui, d'Hérodote à Thucydide, d'Hippolyte Taine à

5 - Aurell, 2017.

6 - White, 1987, p. 26-57.

7 - Boia, 1998.

Jules Michelet et de Jean Jaurès à Pierre Chaunu, a engagé une vie, un idéal, une passion à partir des mêmes sources. C'est pourquoi, cet ouvrage propose un tour d'horizon des disciplines, que ce soit la sociologie, l'anthropologie, l'histoire et/ou l'archéologie, un tour d'horizon thématique du Maroc à la Roumanie en passant par la France et enfin des pointes chronologiques qui vont de l'antiquité grecque et romaine à l'époque contemporaine en passant par les Lumières et la Révolution.

Dans le cheminement des productions de cet ouvrage, place est faite au dévoilement de l'intimité des auteurs (histoires d'ego), que ce soit dans leurs parcours familial comme scolaire/universitaire et intellectuel. Quand on connaît les personnalités de chacun, on se surprend à mieux comprendre leur état d'esprit en tant que chercheur, leurs failles comme leurs fondements les plus solides. Quand on ne les connaît pas, ce qui sera le cas des lecteurs de cet ouvrage, on suit pas à pas les dilemmes et les prises de décisions, les nécessités aussi de certains engagements comme de non-engagements. L'intérêt de confronter des chercheurs d'horizons différents, ici entre la Roumanie et la France c'est d'avoir le devoir de faire se joindre au fond le même objectif : celui des trames et des contextes géo-politiques parfois radicalement différents (qui offrent autant de décalages temporels et géopolitiques comme la Roumanie post-communiste et désormais intégrée à l'Union européenne dont nous parlent Simona Ioan-Corlan et Vladimir Crețulescu), en même temps que les nécessités communes aux champs des savoirs, coordonnées à un monde sans cesse bouleversé, désormais interconnecté. Le point commun est aussi le partage de la langue et de la culture française comme à l'ancrage d'une francophonie historiquement marquée et encore très soutenue.

Isabelle Chol, dans une savante relecture critique des œuvres majeures de Jean Guilaine, se propose d'interroger les caractéristiques de l'ego-histoire et l'intentionnalité qu'elle laisse entendre, entre autobiographie et mémoires. L'autrice dépasse le caractère originel de la valeur du « parcours » de chacun pour recueillir la valeur sociale et politique de tout travail scientifique accordée à une sensibilité propre, évolutive tout au long de la vie. Elle fait le lit d'une ego-histoire qui a existé de tout temps, construction d'un ethos discursif, entre la science et l'humain. Laurent Callegarin tente pour sa part dans le cadre de sa vie et de sa carrière de scientifique, des origines à aujourd'hui, d'exprimer sa pleine reconnaissance d'une dette ; celle qu'il doit à son père, à ses formateurs, à ses références spirituelles et religieuses (du catholicisme qu'il a délaissé) et enfin à l'Afrique en général puis à l'Afrique du Nord en particulier. Immanquablement, la recherche d'une coopération scientifique à l'ombre d'une histoire coloniale douloureuse et déséquilibrée

en termes de régimes de vérité ou tout simplement en rapport avec le monopole scientifique occidental, a pesé lourd dans l'obsession réparatrice de l'archéologie. Apaisée et pensée tout au long de sa vie, cette coopération dont Laurent Callegarin est un acteur majeur, s'est rééquilibrée; sans repentance ni pardon, illustrant au demeurant cet accompagnement sous tension que vit inlassablement le chercheur d'un continent jadis dominateur et sans partage, l'auteur participe à l'évolution du monde, entre science, sensibilité et coopération scientifique à parts égales. Frédéric Bidouze raconte comment ses recherches sur les Lumières et le XVIII^e siècle l'ont rendu perplexe face à la notion « d'engagement » propice à cette période, souvent considérée comme une évidence du progrès humain. Que fait-on du passé et de l'histoire quand on a à faire à un tel gouffre? Il étudie en contredisant les valeurs d'adhésion que « fatalement » la philosophie des Lumières (terme complexe et à bien des égards contradictoire) charrie en même temps qu'il doute du postulat complexe d'engagement politique (qui a connu de nombreuses mutations depuis la chute du Mur de Berlin) qui doit encore fatalement révéler l'écriture de l'histoire de la Révolution française. Communiste de berceau, scientifique de formation, il prétend vaincre la fatalité et décorrélér les événements de l'idéologie, appelant même à un « désengagement » quand il ne prétend aucunement lui-même nier le fait d'avoir des convictions; ces dernières sont certainement davantage nées de son travail d'historien que de l'environnement sociétal dans lequel il vit. Les horizons de la Roumanie dans les contributions de Simona Corlan-Ioan et de Vladimir Crețulescu sont toutes deux marquées par l'histoire contemporaine entre l'ère communiste et post-communiste. Les trajectoires de l'une et de l'autre se ressentent immanquablement de la fracture qu'a représentée la chute du régime de Nicolai Ceaucescu à la Noël 1989 et de la manière dont se sont transformées les structures et les mentalités académiques. Dans une passionnante tentative de cheminer en miroir formant et déformant de son maître, le grand historien Lucian Boia, Simona Corlan-Ioann se retourne sur sa vie de chercheuse, à l'écart et à l'insu de celui qui fut son modèle comme son contre-modèle. Avec une touchante et fructueuse maîtrise du temps charnière de « l'avant » et de « l'après » 1989, l'autrice tente de parcourir une temporalité complexe pour expliquer ses choix ou stratégies de carrière, ses orientations de recherches et de problématiques. Au mitan d'une carrière riche et prometteuse, Vladimir Crețulescu se livre quant à lui à un jeu qui convie le hasard des circonstances à l'exercice de la mise en perspective des travaux et des expériences qu'il a menés jusqu'ici. Les défis de la neutralité axiologique et du refus de toute téléologie, le conduisent à comparer les choix de vie au travail scientifique, entre culture roumaine et française mêlées. Accidents de la vie, bifurcations aussi existentielles que construites, Vladimir

Crețulescu montre comment en se retournant sur son passé, on peut aussi comprendre une existence de chercheur et la façonner en même temps, dans le culte des rencontres, du fortuit mais surtout aussi de l'effort du goût du savoir. Enfin Abel Kouvouama, fort de sa carrière d'anthropologue, à la fois historien du temps présent et de la philosophie du XVIII^e siècle, nous invite à un dialogue avec Jean-Jacques Rousseau dans le miroir de son œuvre *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Descartes, Bourdieu et Foucault sont conviés à ce banquet philosophique où se mêlent parcours personnel et intemporalité de l'exercice de l'ego-histoire.

Bibliographie

- Augé M. (2013), *Un ethnologue dans le métro*, Paris, Librairie Arthème Fayard/Pluriel.
- Aurell J. (2017), « L'ego-histoire en perspective : réflexions sur la nature d'un projet historiographique ambitieux », *Cahiers de civilisation médiévale*, 238, p. 125-138.
- Boian L. (1998), *Țocul cu trecutul: istoria între adevăr și ficțiune (Le jeu avec le passé: l'histoire entre la vérité et la fiction)*, revue *Humanitas*.
- Kouvouama A., Corlan-Ioan S., Bidouze F. (dir.) [2021], *Les Sciences sociales et humaines face aux écritures de soi. Epistémè et production comparée des savoirs France-Roumanie*, Pau, PUPPA.
- Maurois A. (1928), *Aspects de la biographie*, Paris, Sans-Pareil.
- Stendhal (1832), *Souvenirs d'égotisme*, Paris, Folio-Gallimard (rééd. 1983).
- White H. (1987), *The Content of Form: Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore-Londres, Johns Hopkins University Press.